

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

Goudar, Ange

A Cologne, 1764

Lettre XIX. Cham-pi-pi, à Cotaoyu-se, à Pékin.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9387

mes idées. Quand ce dernier se fera séparé de moi, je me trouverai seul au milieu de Paris. *Ni-ou fan* en me quittant emportera avec lui l'idiome Chinois. Il faudra pourtant que je fasse ce sacrifice à ma patrie. Peut-être que notre correspondance en souffrira un peu ; car ce dernier m'aide à penser : je lui fais voir les lettres que je t'écris ; il saisit ce qui échape à mon esprit, & complete, pour ainsi dire, mes idées.

En attendant son départ je me familiarise avec les Européens, & m'accoutume d'avance à penser seul.

L E T T R E XIX.

Cham-pi-pi, à Cotaou-yu-se, à Pékin.

de Paris.

J'AI vu par ta lettre le malheur qui afflige maintenant notre empire. Si la même cause produisoit ici les mêmes effets, la France seroit continuellement en deuil ; car c'est une chose assez ordinaire en Europe que ces meurtres.

Le défaut des soins paternels en est la cause. La religion, la morale, les mœurs, la vertu sont sans effet, lorsqu'elles ne
sont

font pas gravées profondément dans le cœur, dès l'âge où elles peuvent pousser de profondes racines. Tout dépend, chez les hommes, des premières notions.

Ce n'est pas que l'institution, dans cette monarchie n'ait pensé à prévenir ce désordre affreux ; il y a ici des réglemens à ce sujet aussi bons que les nôtres : mais ils sont sans effet, parceque l'éducation domestique est presque sans exemple. Ce soin des pères & mères, le plus indispensable de tous les soins, est confié communément à des étrangers.

Les animaux n'abandonnent point leurs petits, jusques à ce qu'ils soient en état de se conduire par eux-mêmes ; il est surprenant que la raison humaine soit plus défectueuse que l'instinct des brutes. Ici, un enfant, en naissant, est banni de la maison paternelle ; il n'y rentre que lorsque les mœurs sont formées, & presque toujours corumpues. Son père lui est aussi étranger qu'un autre citoyen ; il ne sauroit ni l'aimer ni le respecter, car qu'a-t-il fait pour cela ? Il lui a donné la vie ; mais c'étoit un devoir de son état. L'amour filial n'est pas une suite de l'acte de la création : quand il se borne-là, c'est souvent un mal, au lieu d'un bien. La plupart

plûpart des malheureux qu'on pend ici, ou qu'on roue, maudissent l'instant de cet acte.

Cet amour nait du soin paternel, qui n'est autre chose que celui de l'éducation ; il est bien moins question de donner à ses enfans de l'esprit & de l'agrément que de leur inspirer de bonne heure le respect paternel, sans lequel aucune société ne feroit subsister.

Il y a dans cette monarchie deux sortes d'éducation, celle des maîtres et celle du monde ; celle-là choque presque toutes les idées de celle-ci : de maniere que la premiere devient ordinairement inutile, & en général la seconde est vicieuse. Celle du monde croise toutes les maximes de la religion, sur laquelle celle des maîtres fonde une foule de devoirs.

L'éducation que l'on reçoit en entrant dans le monde, se rapporte tout à soi-même ; elle consiste, non pas à faire de bonnes choses, mais de grandes choses. Il ne s'agit pas d'être meilleur que ses concitoïens, mais de se distinguer d'eux. Tout ce qui fait du bruit, tout ce qui a un air d'éclat, entre dans l'essence de l'éducation françoise. Elle n'exige pas de la vertu, il lui suffit de ses apparences. Il n'im-
porte

porte pas que les actions soient louables, pourvû qu'elles soient belles : la justice, l'équité, la droiture, la probité, n'est pas ce qu'on y cherche, aussi n'y entrent-elles pour rien. Elle permet tous les vices, pourvû qu'ils ne soient pas commis dans la bassesse & l'humiliation ; car toutes les maximes roulent sur ce point principal.

L'effet de cette éducation répond parfaitement à sa cause. L'amour des enfans pour les peres n'étant pas le ressort du gouvernement domestique, il se trouve que la société civile est composée d'étrangers, qui ne sont unis, ni par le sang, ni par l'amitié. Rien de plus ordinaire que de voir ici des enfans qui plaident contre leurs peres, qui les attaquent en justice, qui obtiennent des sentences contre eux, qui leur refusent l'aliment, qui les font emprisonner, & qui les tuent à la fin.

De ce même principe naît l'indifférence qu'on a pour les magistrats, & les hommes vénérables de la nation. Que si on méprise les juges & les vieillards, on n'aura point de respect pour le prince qui est le pere de la grande famille. Des cinq derniers Rois, les François en ont assassiné trois. Ce sont des monstres, dit on ; sans doute, mais des monstres sujets de
de

de la France. Si ce gouvernement étoit fondé comme le nôtre sur l'amour paternel, une telle scélératesse ne tomberoit jamais sous les sens.

Les hommes n'agissent point au hasard ; leurs vertus comme leurs vices ont une cause première, & cette cause est nécessairement une suite de l'éducation.

Les politiques d'Europe prétendent que la nature du gouvernement François, n'étant pas moulée sur le plan de l'administration paternelle, l'éducation générale doit suivre une autre route. Il n'y a donc qu'à refondre sa constitution, ou à s'attendre à tous les vices qui en sont une suite nécessaire.

A quoi servent des loix qui n'empêchent point qu'un fils ne tue son pere, & qu'un sujet n'affassine son Roi ? Les suplices peuvent bien punir les criminels, & étonner même le crime ; mais ils ne corrigeront pas ce vice, parcequ'il est dans la chose-même.

L E T

L E T T R E XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin.

De Paris.

LA nation Françoisé se conduit par une idole qu'on appelle *le point d'honneur*, dont les traits sont extrêmement défigurés. Cet honneur n'a point d'autel, & on ne va l'invoquer dans aucun lieu particulier. Ses sectateurs eux-mêmes ne savent pas où il habite. L'opinion commune est, que *le point d'honneur* fait sa résidence ordinaire dans le fourreau d'une épée. J'ai eu beau faire des recherches sur sa nature, je n'ai rien trouvé qui réponde à nos idées.

Les politiques prétendent qu'il doit sa naissance au gouvernement monarchique; mais cela n'est gueres probable; car de tout tems il y a eu des peuples sur la terre qui se sont laissés gouverner par des Rois, & aucune histoire ne parle *du point d'honneur*.

D'autres disent qu'il descent en droite ligne d'une petite vilaine idole qui fut

fut